

ÉCLAIRCISSEMENTS SUR LA CORRESPONDANCE GIDE — VALÉRY

par

GEORGES KARAIŠKAKIS

C'est par l'intermédiaire de M. Yves Bourreli (Marseille), membre de l'AAAG, que nous sont parvenues les notes suivantes, dues au grand bibliographe valéryen qu'est M. Georges Karaiškakis — nous avons signalé en son temps la publication de l'admirable et monumentale Bibliographie des Œuvres de Paul Valéry dont il était le co-auteur avec notre ami François Chapon (livre luxueusement édité en 1976 par la Librairie Auguste Blaizot, 25 x 19 cm, XL-579 pp., rel. toile rouge, titres or, tir. lim. à 1500 ex. num.).

Signalons pour commencer l'article : « Mes rencontres avec André Gide et Paul Valéry », par Robert Mallet, paru dans le n^o 86 de février 1955 de *La Table Ronde* (pp. 23-31), où nous apprenons comment Gide a confié la publication de ces lettres à l'auteur de l'article (constitué d'extraits du *Journal littéraire* inédit de Robert Mallet, de novembre-décembre 1950).

D'autre part, étant donné que, depuis l'édition du volume (1955), des documents alors inédits ont eu le temps de paraître, et apporter ainsi quelques lumières sur certaines lettres, soit de Gide, soit de Valéry, nous nous permettons d'en compléter l'appareil critique et, à l'occasion, de relever quelques petites erreurs qui figurent dans les notes.

1. Page 40.

Le *lapsus calami* de cette page n'est à signaler que pour mémoire, les lecteurs rectifiant très certainement d'eux-mêmes, puisque tout le monde sait que le vers « Sans dire — parmi les fleurs obscures » n'est pas « tiré d'un poème de Gide qui figurera dans *Les Poésies d'André Walter* ».

2. Page 71.

« Un piano qui m'a seul révélé quelque peu cette musique (*Lohengrin*) et donc la Musique ». Ce piano est celui de Pierre Féline. Voir à ce sujet : a) Pierre Féline, « A Montpellier, rue Urbain V, en 1890 », art. paru dans *Paul Valéry vivant*, 1946, pp. 42-8 ; b) Pierre Féline, « Souvenirs sur Paul Valéry », art. paru dans le *Mercure de France*, n^o du 1^{er} juillet 1954, p. 405.

3. Page 96.

« ... Quel étrange potin Louis a-t-il été faire au sujet de ma pièce que nous avons insérée dans *L'Hermitage* ? On n'y comprend rien. » La pièce en question n'est autre que le

sonnet *Celle qui sort de l'onde*, que *L'Ermitage* a publié dans son n° de juin 1891. Voir, pour la réponse de Valéry à ce sujet, la Lettre 41, p. 103 : «L'histoire de *L'Ermitage* est simple...».

Mais ce n'est pas la première fois que le dominateur Pierre Louÿs exprime sa mauvaise humeur à ce sujet. L'année précédente, pareille petite scène a eu lieu à l'égard du jeune Valéry à l'occasion de la publication dans *La Plume*, lors du concours organisé par cette revue, des sonnets *Viol* et *Le Jeune Prêtre*. Voir à ce sujet la lettre du 26 septembre 1890 à Pierre Louÿs, où Valéry se voit obligé de s'expliquer, et de s'excuser, avec un rien d'ironie cependant, vu le latin qu'il emploie pour le faire (*Lettres à quelques-uns*, Gallimard, 1952, p. 25).

4. Pages 116-7.

«Quel singulier trio ! [Gide, Louÿs, Valéry] Il serait bien amusant d'écrire un livre à trois.» Ce livre pensé par Valéry est resté imaginaire, puisqu'il ne fut même pas tenté. Il n'en reste pas moins que les trois amis ont maintes fois écrit en collaboration — mais uniquement pour s'amuser — des poèmes. Voir à ce sujet notre commentaire au titre *Vieux massacre*.

5. Pages 119-20.

La seconde moitié de cette lettre de Valéry, lettre qui de toute évidence fut écrite pendant «une nuit d'insomnie», a donné naissance à un texte bref qui, sous le titre *Pages inédites (Fragment)*, a paru dans le n° de novembre 1891 de *Chimère*. Au t. I de son éd. des *Œuvres* de Valéry (Bibl. Pléiade, pp. 1600-2), Jean Hytier a eu le bon esprit d'exhumer ces *Pages inédites* et de les placer à côté du texte de la lettre à Gide, facilitant ainsi la comparaison des deux textes.

Le plus curieux dans tout cela est que Valéry, malgré sa «mauvaise mémoire», n'avait point oublié ce texte de jeunesse. Voici en effet ce qu'il écrit, peu de mois avant sa mort, dans les *Cabiers* (t. XXVII, p. 912) : «Je fus frappé et exaspéré de fort bonne heure par la nature périodique de la vie — dans son cadre d'orbites, de saisons, de redites [...] et j'en écrivis une page assez furieuse en 1891 — sous le nom bête de Maurice Doris». En fait, ces *Pages inédites* ont été publiées sous l'autre pseudonyme du jeune Valéry : André Gill. (V. l'éd. Judith Robinson des *Cabiers*, Bibl. Pléiade, t. I, p. 313.)

6. Page 136.

Valéry termine ainsi sa lettre : «Voici un sonnet écrit absolument la plume courante. Je m'amusai à voir ce qui arriverait sous ma plume.» Réponse de Gide (p. 137) : «Et puis — ô fumiste ! — qu'est-ce que cela veut dire, l'annoncer à Louÿs et à moi écrit au cours de la plume, et nous l'envoyer à tous deux ? Tu nous as bien fait rire !» En effet, Louÿs avait reçu le même sonnet dans la lettre du 11 novembre 1891 : «Sonnet impromptu, écrit au hasard», lui dit Valéry. Le plus amusant est que ce sonnet «écrit absolument la plume courante» a trouvé le moyen, entre le 7 novembre (lettre à Gide) et le 14 (lettre à Louÿs), de se faire retoucher ! L'avant-dernier vers : *A tes amants magnifiques elle chantait* devient en effet : *Dans la voûte nativement, elle chantait*. La lettre du 14 novembre à Louÿs est inédite, mais une page en figure, en fac-similé, avec le sonnet *in extenso*, dans le catalogue de la vente faite à l'Hôtel Drouot le 26 février 1969.

Du reste, bien que critiqué par l'ami Gide, le sonnet n'est pas resté enfoui et oublié : son septième vers (*Écluse la beauté par la rose et l'épingle*) est devenu le vers 5 (et avec la même rime *épingle / cingle*) du sonnet beaucoup plus connu, de l'*Album* : *Baignée*. Il est vrai que, de là à supposer *Bathylle de Lesbos* comme étant le tout premier état de *Baignée*...!

7. Page 186.

Gide demande à son ami de chercher dans une bibliothèque le texte original d'un passage de *La Vida es sueno* de Calderon. La réponse figure dans la lettre 122, p. 187 — ou plutôt y est annoncée («Voici»), vraisemblablement fournie par Valéry sur un feuillet séparé qui n'a pas été retrouvé par l'éditeur de la *Correspondance*.*

8. Page 271.

«mon partisan Julia» : il s'agit d'Edouard Julia, ami de Paul Valéry depuis 1894. Médecin, il «s'était engagé dans la politique et les affaires», écrira Valéry dans sa préface à *Papiers* (Paris : Ed. du *Temps*, 1936). V., de Valéry, «Mon ami Edouard Julia», art. paru dans la *Revue politique et parlementaire* du 10 mars 1933.

9. Page 272.

«... Je m'ennuie crânement ! Je travaille pour *Le Centaure* une saleté écœurante...» : il s'agit de toute évidence de *La Soirée avec Monsieur Teste*.

«J'ai enfin retrouvé ici un vieil ami en qui j'ai grande confiance intellectuelle...» : il s'agit de Gustave Fourment, camarade de classe et le plus vieil ami de Valéry (v. l'introd. d'Octave Nadal à l'éd. de leur *Correspondance*, Paris : Gallimard, 1957, p. 25, où est cité ce passage de la lettre à Gide, mais sans référence).

10. Pages 272-3.

La lettre de Valéry (n° 203) porte la date du 4 août 1896. Date erronée sans doute : l'autographe de cette lettre fut visible à l'exposition *Paul Valéry, Pré-Teste* (Bibl. litt. Jacques-Doucet, 1966) : on y lit : 24 août 1896 (v. catalogue de l'exposition, p. 55).

11. Page 286.

«Comment j'ai trouvé le génie de finir mon livre, je ne sais pas, mais il est fini. Alors, maintenant ce sont les épreuves. Et puis Mockel veut que j'écrive des vers pour Mallarmé, c'est cruel...». Pour le livre terminé, il s'agit de toute évidence des *Nourritures*. Quant aux vers demandés par Mockel, il s'agit de cette idée vraiment touchante qu'a eue le poète belge Albert Mockel, assidu aux «Mardis» de Mallarmé, de demander à une vingtaine de poètes (vingt-trois exactement) quelques vers et en faire un album qui devait être offert à leur Maître. Ce document fut visible à l'exposition *Paul Valéry du Centenaire* (Bibl. Nat., 1971, catalogue, p. 40, n° 161) ; un fragment de la contribution de Gide est reproduit dans la *Vie de Mallarmé* d'Henri Mondor (Paris : Gallimard, 1941), p.

* Note BAAG. — La phrase (traduite) citée par Gide est exacte, ainsi que sa référence (p. 368 du t. I du *Théâtre de Calderon*, trad. Damas Hinard, Paris : Charpentier, 1891 ; dans l'exemplaire du volume qui a appartenu à Gide, les cinq lignes en question sont signalées par un double trait à l'encre dans la marge...). Cette phrase a servi d'épigraphe à *La Tentative amoureuse*, dans une version légèrement différente : «Le désir est comme une flamme brillante, et ce qu'il a touché n'est plus que de la cendre, — poussière légère qu'un peu de vent dissipe — ne pensons donc qu'à ce qui est éternel.» (Ed. or. ; dans les rééd., «disperse» remplacera «dissipe».) Plus loin, servant d'épigraphe à la 1^{ère} partie du petit livre, on lit les quatre mots espagnols : «*Qualquiera ventio que sopla. / Poussière légère, qu'un peu de vent dissipe*» («disperse» dans les rééd.). Voir *Pléiade*, pp. 70 et 73. — Observation curieuse : dans la rééd. Stock, 1922, de *La Tentative amoureuse* (et là seulement), la phrase-épigraphe apparaît dans une autre version («Le désir est comme une flamme brillante, et ce qu'il a touché, n'est plus que de la cendre — poussière légère qui se disperse au premier vent qui souffle. — Ne pensons donc qu'à ce qui est éternel.»). Et, plus loin, on lit : «*Poussière légère qui se disperse. / Cualquier viento que sopla.*»

762. Quant à Paul Valéry, sa contribution n'est autre que le sonnet connu, *Valvins*, dont la version définitive figure dans l'*Album de vers anciens*.

12. Page 289.

Note 1 : « On doit deux études sur Stendhal à Valéry : Préface à *Lucien Leuwen* (Champion éd., 1926) et *Essai sur Stendhal* (Éd. de la Pléiade, 1927). » En fait, il s'agit du même texte — un seul texte paru sous quatre titres différents : Préface à *Lucien Leuwen*, *Un Essai sur Stendhal*, *Essai sur Stendhal* et, enfin, *Stendhal*. Aussi, pour ne pas s'y tromper, un seul moyen, lire les textes, pour commencer...

13. Page 295.

Note 1 : le texte intitulé *Souvenir de J.-K. Huysmans* figure dans *Variété II* et non pas dans *Tel Quel*.

14. Page 304.

Au sujet de cette rencontre, « jeudi passé dans une taverne à bières anglaises extrêmes », Mallarmé-Huysmans, v. Frédéric Lefèvre, *Entretiens avec Paul Valéry*, pp. 35-8, où Valéry en parle plus longuement.

15. Page 320.

Appelée à la fin de la phrase « J'en ai profité hier, me levant, pour bâcler un mauvais Teste qui est parti de suite pour la "coupe" », la note 2 explique : « Sic. La "coupe" signifie sans doute une corbeille à papiers. » En fait, la réalité est tout autre, si bien que le sic de la note aurait dû trouver sa vraie place à la fin de son texte. La « coupe » dont parle Valéry n'est autre que la revue *La Coupe*, minuscule et éphémère *, mais respectable au demeurant. C'est elle qui avait publié, au mois de février de cette même année 1898, *Valvins*, entre autres poèmes d'autres poètes amis de Valéry — et de Mallarmé. C'est donc à cette revue et non à une corbeille à papiers que Valéry avait expédié son « mauvais Teste », lequel du reste ne fut pas inséré. Mais cela est une autre histoire.

16. Page 354.

Le brouillon de la première moitié de la lettre 271 (pp. 354-7) figure dans les *Cahiers*, t. I, p. 768. Le texte a cependant dû subir plus d'une variante pour devenir celui de la lettre, pp. 354-5. La comparaison détaillée est donc nécessaire. Mais on peut dire, *grosso modo*, que les huit alinéas du texte des *Cahiers* correspondent aux huit premiers de la lettre, une fois omis le tout premier de la lettre, puisqu'il n'est qu'une formule épistolaire. Mais l'ordre n'y est point le même dans les deux textes.

L'alinéa 1 des *Cahiers* correspond à celui de la lettre : il s'agit du cigare « brûlé » avant de se mettre à l'écriture. L'alinéa 2 se dilue et s'évapore dans l'ensemble de la lettre. L'alinéa 3 figure presque textuellement dans la lettre, alinéa 6 (« Je trouve donc que je n'ai pas eu de bons juges... »). L'alinéa 4 figure aussi bien dans la lettre, alinéa 7 (« Il est impossible qu'on ne sente pas que je repose sur quelque chose qui... »). L'alinéa 5 figure dans l'alinéa 2 de la lettre (« Le vrai nom de cet ennui... »). L'alinéa 6 devient le début de l'alinéa 8 de la lettre (« ... la tendance principale de mon esprit qui est l'extension, la généralisation perpétuelle... »). Quant aux alinéas 7 et 8, ils sont la matière de la conclusion — bien plus développée, il est vrai, dans la lettre. Répétons, cependant, qu'une comparaison, textes en mains, est souhaitable. V. le texte des *Cahiers* dans l'éd. J. Robinson

* Note BAAG : point si minuscule et éphémère : publiée à Montpellier, *La Coupe* paraissait au format grand in-4° et connut quinze numéros (1895-96 et 1898). Si le texte envoyé par Valéry en juillet 1898 ne parut point, c'est que la revue de Joseph Loubet et Richard Wéreau publia son dernier numéro en juin.

(Bibl. Pléiade), t. I, pp. 23-4, ainsi que dans les notes de la *Correspondance* Valéry-Fourment, p. 242 (malheureusement, cette page ne reproduit pas tout le texte et, en plus, la partie reproduite contient deux erreurs de lecture : «ces dédains» au lieu de «un dédain» au § 1, et «enragé» au lieu de «enrayé» au § 2).

Ajoutons, pour en finir avec cette importante lettre à Gide, qu'elle est à l'origine d'une curieuse méprise. Dans son livre *Propos familiers de Paul Valéry*, Henri Mondor note (pp. 199-200) qu'il arrivait à Valéry «de confier cette autre appréhension de l'avenir, au sujet de [ses] Cahiers : "On travaille quand on peut, et si bizarrement que personne ne reconnaîtrait rien de mes vraies idées dans mes papiers, moi disparu".» L'absence totale d'une référence (Henri Mondor avait la bonne habitude de laisser ainsi dans le vague la quasi-totalité des innombrables citations qui étoffent ses livres) laisse penser qu'il s'agit d'une confidence d'un Valéry très âgé faite à Mondor lui-même... C'est ce qu'a cru Mme Edmée de La Rochefoucauld (*En lisant les Cahiers de Paul Valéry*, t. I, p. 13) !...

17. Page 376.

«Excuse mon silence que le déménagement bourre» (début de la lettre 287). Valéry, qui vient de se marier, s'installe avec sa femme et la sœur de celle-ci, Paule Gobillard, au n° 57, avenue Victor Hugo, au mois d'octobre 1900, date de cette lettre à Gide.

18. Page 383.

Le brouillon de la seconde moitié de cette page figure dans les *Cahiers*, t. II, p. 199 (reprod. dans l'édition Pléiade, t. II, p. 1147). Il comporte des variantes.

19. Pages 420-1.

Il faut intervertir les lettres 346 et 347, car la lettre de Valéry («Pas de bains, non, et avec désespoir...») répond certainement à la carte postale de Gide («Te baignes-tu ?»).

20. Page 426.

Ligne 9 : «L'article militaire : F. ...». Il s'agit de Pierre Féline, auteur du volume *L'Artillerie au Maroc* (Berger-Levrault, 1912). L'avant-propos, non signé, de ce livre est de Valéry (v. ce que dit Féline dans ses «Souvenirs sur Paul Valéry», *Mercure de France*, 1^{er} juillet 1954, p. 411).

Ligne 19 : «Puis, paraître à deux minutes du Mallarmé, c'est [...] épouvantant.» Ce «Mallarmé» n'est autre, en 1912, que le volume des *Poésies* de Mallarmé qui allait paraître aux Éditions de la NRF, c'est-à-dire le volume qui mettait à la disposition du public une édition complète et ordinaire (non bibliophilique) des poèmes de Mallarmé. Et si l'on ajoute à cet événement l'essai de Thibaudet sur *La Poésie de Stéphane Mallarmé*, qui est lui aussi de cette année même, on peut dire que l'année 1912 était, aux yeux de Valéry surtout, «l'année Mallarmé» par excellence. Donc, aux autres raisons qui le rendaient hésitant à publier ses vers anciens en 1912, Valéry ajoute celle de l'inopportunité du moment.

21. Page 468.

Au sujet de la date de ce voyage au Congo, la note 2 de cette page contredit la note 4 de la page 497. Gide partira pour l'Afrique non pas en 1924, mais en 1925. Quant à la phrase de Gide, p. 497 : «Je regrette d'avoir dû quitter Paris sans t'avoir revu», il faut pourtant noter que, nous le savons par les *Cahiers*, les deux amis se sont rencontrés peu avant le départ de Gide pour l'Afrique : «13 juillet 25. Vais faire mes adieux à Gide, au milieu de 25 cantines, malles. Il part pour Congo.» (*Cahiers*, t. X, p. 775).

22. Page 493.

Le «roman sensuel et cérébral» dont parle Valéry ne paraîtra qu'en 1950 : il s'agit

des *Histoires brisées*.

23. Page 496.

La date de la lettre est indiquée assez vaguement : « Vence, "La Collinette", [1924]. » Par le contexte cependant, et grâce à la lettre adressée à G. Fourment, la même semaine sans aucun doute, il est possible de préciser mieux. C'est au début de février 1924 que Valéry se trouve à Vence (*Cahiers*, t. IX, p. 787 : « Vence 15/2/24 »), d'où il se rendra à Monaco (« le 19 février, où S.A.S. le prince Pierre a bien voulu me demander de donner une conférence », *Correspondance Valéry-Fourment*, p. 186, — la conférence étant, bien sûr, *Situation de Baudelaire*). La présente lettre 418 est donc bien de février 1924.

24. Page 497.

La note 2 indique que « Gaston Gallimard a organisé une souscription pour la publication de l'ensemble des œuvres de Paul Valéry ». Ce qui, ainsi rédigé, fait supposer que les Éd. Gallimard auraient à cette date mis en souscription une édition d'*Œuvres complètes* de l'auteur. En fait, il s'agit de tout autre chose.

Cette affaire du « projet de souscription » (selon les termes de la lettre de Gide) remonte à 1923 et, du reste, la personne qui en a pris l'initiative n'est pas un éditeur, mais une femme de lettres, Natalie Clifford Barney, l'intention première de son projet étant moins celle d'une souscription à une œuvre littéraire que, bien plutôt, d'essayer d'apporter à un artiste français ou étranger une aide matérielle lui permettant de se mettre à l'abri de la gêne : il s'agissait, somme toute, de répondre, mais par des actes, à la question qu'elle se posait elle-même (et avec combien de bon sens pratique !) dans son livre *Aventures de l'esprit* (Paris : Emile-Paul, 1929), pp. 150-1 : « Les rois qui choisissaient des écrivains capables de prolonger et d'augmenter leur royauté, les patrons d'autrefois, savaient-ils bien la sage spéculation qu'ils faisaient ? Mais existe-t-il encore des patrons pour les écrivains ? Nous intéressons-nous à eux au point de soulager leur existence matérielle au profit de leur œuvre ?... »

Or, parmi les noms des bénéficiaires éventuels de ce projet, se trouvait en première place celui de Paul Valéry... Les lettres échangées à cette occasion entre celui-ci et Natalie Barney figurent dans le vol. *Autour de Natalie Clifford Barney* (Paris : Bibl. litt. Jacques Doucet, 1976, vol. édité à l'occasion du centenaire de celle qui, jadis, fut l'Amazone de Remy de Gourmont), nos 126 et 127. A remarquer, cependant, qu'une lettre n'y figure pas, celle où Valéry annonce la mort d'Edouard Lebey et se montre, de ce fait, très inquiet de se trouver sans situation fixe : l'importance de cette lettre est évidente ; on peut même penser qu'elle est à l'origine du projet même de mécénat. Mais, quoi qu'il en soit par ailleurs, cette lettre figure dans *Aventures de l'esprit* (pp. 147-8), où Natalie Barney expose clairement les circonstances et, enfin, l'abandon du projet, ou plutôt, en ce qui concerne tout au moins le cas Valéry, sa modification (pp. 148-62). Dans ces pages volontairement sereines, l'auteur laisse toutefois percer son amertume. Il y aurait de quoi... Que seraient les actions collectives de bonté, de générosité, si, de temps à autre, un esprit chimérique, un rêveur, un fou (femme ou homme, peu importe) n'avait pas son idée, idée folle (par définition) ? Et, fou comme il l'est, il trouvera, tôt ou tard, le moyen de mettre à exécution sa folle idée. Et voici que, soudain, tout un monde se met en mouvement, comme si, pourrait-on dire, ce monde attendait ce coup de folie, mais coup d'envoi tout aussi bien, pour sortir de son habituelle somnolence...

Ainsi, dans le cas présent... Dans les pages de ce livre, on voit donc le défilé de ce monde, justement, les rencontres, les invitations des uns et des autres, le tout plein de chuchotements, sans aucun doute, et de conciliabules. Et tout cela pour apprendre enfin qu'il fut décidé que les Éditions Gallimard « s'occuperaient personnellement de don-

ner à M. Paul Valéry le moyen de poursuivre son œuvre» (v. *Aventures de l'esprit*, p. 157). Et Miss Barney d'ajouter, d'une manière aussi stoïque que désabusée : «Que la rivalité fût un stimulant plus efficace que l'admiration ou l'amitié n'avait rien qui pût m'étonner. Je me réjouis donc que s'en émut qui de droit ! [...] Que le nécessaire soit fait sans moi rentre si bien dans mes visées que je mis une entière complaisance à leur laisser en assumer la charge.»

Voilà donc le pourquoi de cette phrase dans la lettre de Gide : «Gallimard m'a parlé du projet de souscription à ton profit». Et c'est sans doute en y pensant que, plus tard, Gide écrira dans son *Journal* (Pléiade, p. 1159) : «Nous aussi (Valéry et moi) nous devons vivre de notre plume. Il s'agit de savoir si la qualité peut remplacer la quantité. Il est monstrueusement injuste de reprocher à Valéry de tirer le meilleur et le plus avantageux parti d'un écrit qu'il a mis tout le temps à distiller...».

Quant au projet de souscription au profit de Valéry, il était déjà, depuis juin 1924 (et donc avant la lettre du 25 octobre), en état de réalisation. Il a consisté tout simplement à faire souscrire 20 exemplaires (30 par la suite) d'un «tirage à part» pour une œuvre à paraître de l'auteur, exemplaires nominatifs et comportant chacun une page manuscrite. Donc, une œuvre de Valéry à paraître, et non (comme le dit la note 2) une «souscription pour la publication de l'ensemble des œuvres de Paul Valéry». Voici, à toutes fins utiles, les œuvres souscrites de cette façon :

20 exemplaires de <i>Variété</i>	20 juin 1924
20 d' <i>Eupalinos</i>	30 octobre 1924
30 de <i>Gbarmes</i>	février 1926
30 de <i>La Jeune Parque</i>	22 juin 1927
30 du <i>Remerciement à l'Académie</i>	4 juillet 1927
30 de l' <i>Album de vers anciens</i>	10 juillet 1927
30 de <i>Monsieur Teste</i>	juillet 1927
30 de <i>Variété II</i>	29 novembre 1929

Après cette dernière date, la crise économique aidant, ce projet de souscription s'est éteint, sans réclamation aucune du reste, soit de la part des souscripteurs, soit des fournisseurs...

(A la fin de son texte sur Valéry (p. 161), Miss Barney laisse voir une certaine amertume, et même un rien de déception à l'égard du poète. C'est que, dans sa grande générosité d'Américaine, elle oubliait que, depuis la mort de ce mécène qui, légitimement, pouvait répondre au nom de Mécène, le mécénat en est encore aujourd'hui à chercher les moyens de contenter tout le monde... et le bénéficiaire. Mais qui sait ? Le plus désemparé, sinon le plus mécontent de tous, c'est peut-être ce dernier. C'est la raison, sans aucun doute, pourquoi les mots *ingratitude*, *ingrat* soient des mots si fréquemment entendus...)

25. Page 504.

Lettre 433 : «Histoire de lettres vendues aussi, les F., les L., les M. vendent leurs P.V. à tour de bras.» Lire sous les initiales : André Fontainas, Paul Léautaud, Henri Mazel.

Une élection à l'Académie, et donc la gloire, aidant, il devient normal que les manuscrits autographes, les vieilles correspondances par exemple, d'un auteur de plus en plus célèbre deviennent objet de commerce. Il devrait paraître moins normal, toutefois, mais il est courant par le temps qui court, que les vieux amis y pensent. Les amis, ceux-là même qui, jadis, recevaient les lettres en question... Valéry se plaint ici de cette triste situation. Et encore mieux, si l'on peut dire, dans ses *Cabiers* : v. t. XII, p. 70 (Pléiade, t. I, pp. 108-9).

26. Page 505.

«J'écris cinq choses à la fois [...] et taper, taper sur l'Oliver, taper un *Stendhal*, taper un *Mallarmé*, taper une *Europe*, taper un *La Fontaine*, taper un *Paris*, taper un *Alphabet*, taper, taper, taper. Et être tapé.»

— «un *Stendhal*» : le texte de la préface à *Lucien Leuwen* parue dans les *Œuvres complètes* de Stendhal éditées par la Libr. H. Champion. Cette affaire assez pénible s'est terminée plutôt bien que mal grâce à l'éditeur suisse Mermod qui a pu acheter la priorité de l'édition originale de ce texte.

— «un *Mallarmé*» : la *Lettre sur Mallarmé*, qui devait paraître en tête du *Mallarmé* de Jean Royère (Simon Kra, éd.).

— «une *Europe*» : les *Notes sur la grandeur et la décadence de l'Europe*, qui devaient paraître chez H. Champion. Le livre, bien qu'annoncé dans la *Bibliographie de la France*, n'a pu trouver les moyens de paraître.

— «un *La Fontaine*» : la préface à *Daphnis et Alcimadure*, parue, sous le titre *Oraison funèbre d'une fable*, avec le texte de *La Fontaine* chez Xavier Havermans.

— «un *Paris*» : le texte paru sous ce titre en tête du vol. collectif intitulé *Tableaux de Paris* publié chez Émile-Paul frères. Il prendra son titre définitif : *Fonction de Paris* dans *Regards sur le monde actuel*.

— «un *Alphabet*» : le recueil de vingt-quatre poèmes en prose, dont les trois premiers avaient déjà paru dans la revue *Commerce*, sous le titre *A. B. C.*

27. Page 507.

Note 3 : «... réédition de *La Soirée avec Monsieur Teste*, 1927, avec le titre simplifié : *Monsieur Teste*». Il n'y a jamais eu de titre «simplifié» pour *La Soirée avec Monsieur Teste*, c'est confondre la partie et le tout. Depuis 1926, *La Soirée* fait partie d'un groupe de cinq textes (*Préface*, *La Soirée avec Monsieur Teste*, *Lettre de Madame Emilie Teste*, *Extraits du Log-book*, *Lettre d'un ami*) publiés sous le titre général *Monsieur Teste* — auquel groupe s'ajouteront en 1946 cinq autres textes (*La Promenade avec Monsieur Teste*, *Dialogue*, *Pour un portrait de Monsieur Teste*, *Quelques pensées de Monsieur Teste*, *Fin de Monsieur Teste*).

28. Page 515.

«Je n'ai pas eu la brochure Janson» : il s'agit du discours prononcé à l'occasion de la distribution solennelle des prix du lycée Janson-de-Sailly, le 13 juillet 1932.

29. Page 520.

Début de la lettre 450 : la lettre concernant le récit de ce rêve de Gide ne figure pas dans le volume, mais elle a été retrouvée depuis (v. plus loin, «Lettres manquantes»). Dans sa note 4, le commentateur eût dû rappeler que Saül, une fois baptisé, deviendra Paul, le futur saint Paul.

30. Page 521.

La note 4 précise que les «trois livres» de Valéry reçus par Gide sont «sans doute» *Les Pages immortelles de Descartes*, *Mon Faust* et *Mélange*. Pour le *Descartes* et *Mélange*, oui, c'est certain. Mais quant à *Mon Faust*, certainement non : l'éd. 1941 de ce *Faust* est tiré à 101 ex., souscrits d'avance et nominatifs, et 22 ex. pour les seuls collaborateurs et la vente ; point de «service de presse», par conséquent (selon l'habitude, du reste). Le troisième livre est le tome I de *Tel Quel*. V. d'ailleurs le *Journal* de Gide (t. II, p. 86) : «Je reçois quatre livres de Valéry : les vers du R.P. Cyprien, un *Descartes*, *Mélange* et *Tel quel*.» Quatre pages plus loin dans cette *Correspondance*, p. 525, Gide demandera à son ami : «Qu'est-ce que ce *Faust* de toi que je vois annoncé partout ?»

Page 530.

«Je suis découragé par tout ce qui me sépare de mon vrai travail», écrit Valéry dans cette lettre de 1927. «Tu mets le doigt sur la plaie à la fin de ton article.» La note 1 explique : «Sans doute s'agit-il d'un projet d'article de Gide sur Valéry, projet abandonné par la suite.» Il n'y a pas d'article abandonné, puisque celui qui figure dans le numéro d'hommage du *Divan* correspond parfaitement au propos de Valéry. Le «vrai travail» de celui-ci étant, bien sûr, les *Cahiers*, on lit à la fin de l'article de 1922 : «Je veux croire avec Valéry que son œuvre la plus importante gît éparse encore [c'est nous qui soulignons] dans ces mystérieux cahiers où lentement il l'élabore...» Il n'y a pas à chercher ailleurs que dans cette phrase même l'angoisse de Valéry, la «plaie», comme il dit à son ami Gide.

LETTRES MANQUANTES

Il est malheureusement certain que des lettres, soit de Gide à Valéry, soit l'inverse, sont égarées, voire définitivement perdues.

Par les *Cahiers*, tout d'abord, nous connaissons l'existence de deux lettres de Valéry à Gide :

— celle qui est signalée dans le t. II, p. 199 : «Upon literature. Letter to Gide. June 01.» Celle-ci figure bien dans le volume de la *Correspondance*, pp. 382-4.

— celle qui est signalée dans le t. XXIV, p. 776 (éd. Pléiade, t. II, p. 1520) : «8/8/41. J'écris à Gide : ... on trouve toujours dans ce qui se fabrique l'oubli des choses les plus simples, les plus évidentes. Et pourtant [...]». Ce fragment a une vingtaine de lignes, mais le texte intégral de la lettre demeure encore inconnu à ce jour.

D'autre part, neuf lettres, celles-ci de Gide à Valéry, et une autre de Gide à Mme Paul Valéry, furent retrouvées et ont été publiées par Claude Martin dans le n° 29, de janvier 1976, du *Bulletin des Amis d'André Gide*, pp. 3-12.